



L'INTERNATIONAL



"Rencontrer est un art difficile ; cela s'apprend ; l'enseigner à tous est la tâche première de notre communauté" Albert Jacquard

Nous vivons dans une société mondiale. C'est une réalité incontournable. La mondialisation s'accélère avec des conséquences tant à l'échelle internationale que locale. Désormais, le niveau local et le niveau global sont parfaitement interdépendants et indissociables. Nous avons raison de nous opposer sans relâche à une forme de mondialisation accélérée à laquelle nous assistons et d'en redouter les effets dévastateurs sur le plan économique. De même nous avons raison de réfléchir aux dérives possibles du sentiment identitaire collectif, du replis sur soi que cela pourrait engendrer.

Nous devons donc multiplier les possibilités d'échanges et de développement de coopérations internationales comme autant de chances objectives de mieux comprendre le monde qui nous entoure et de transformer cette mondialisation.

Dans ces conditions, les dimensions internationales et interculturelles doivent être présentes en permanence dans la réflexion et l'action d'acteurs engagés dans l'éducation populaire. Ce qui est en jeu c'est de construire et de multiplier les situations inductrices de rencontres avec l'autre, avec l'ailleurs, d'autres réalités, d'autres cultures.

Collectif. L'essence de notre action -
Objectifs du groupe International des CEMEA Pays de la Loire

Accueillir des migrant.e.s dans la ville	2
L'animation linguistique	6
A lire, à voir	8
Jeux	9
Etre animateur en France	10
Au sud rien de nouveau	11
Etre une femme à Hambourg.....	12
Le DEJEPS 9 à Hambourg	13
L'accueil de migrant.e.s au 102	14

Journal édité par les Ceméa Pays de la Loire
Responsable de publication : Régis Balry
ISSN : 1967-788X - Tirage : 3000 exemplaires

Accueillir des migrant.e.s dans la ville

... l'expérience nazairienne d'ICAR

Dans sa volonté de s'associer aux dynamiques locales d'accueil de migrant.e.s, l'antenne CEMEA de Saint-Nazaire a fait connaissance avec le collectif ICAR SN (Initiative Citoyenne pour l'Accueil des Réfugiés à Saint-Nazaire). Patrice, bénévole, partage avec nous les réflexions qu'ils ont dû développer sur cette expérience d'accueil interculturel d'urgence :

Selon sa charte, ICAR SN est un collectif « laïc et apolitique de citoyens de tous horizons et de toutes croyances, qui souhaite œuvrer pour l'accueil humain et solidaire des réfugiés, quels que soient leur religion ou leur pays d'origine ».

La réunion fondatrice, il y a un an, en octobre 2015, a eu lieu suite à l'émoi suscité par la photo du petit Aylan. Le maire de St Nazaire fait alors sa lettre ouverte pour revendiquer l'accueil de réfugiés à St Nazaire. C'est significatif, car c'est un des premiers à faire ce geste. Ce besoin de réagir, je le vis alors aussi auprès de l'équipe éducative de mon école : par courrier nous informons le DASEN (Direction Académique des Services Départementaux de l'Éducation Nationale) de l'Académie de Nantes de notre volonté d'accueil.

Mais après ces déclarations d'intentions, il n'y a pas d'objet pour agir. Les collectifs de Saint-Nazaire et de la Presqu'île s'effilochent, faute d'informations et de choses à faire. De 80 au début de la mobilisation, nous ne sommes plus que 8 lorsque nous apprenons dans la presse l'arrivée des premiers réfugiés. Il faut alors remobiliser...

La première réunion faisait suite à un appel dans la presse et sur les réseaux sociaux. À partir du moment où le collectif se constitue, les réseaux sociaux deviennent centraux. Il y a une newsletter pour les gens qui soutiennent, qui donnent. Le noyau dur est sur Facebook, qui permet d'être plus réactif.

Concrètement vous agissez comment ?

D'une part par la collecte et la distribution de vivres. On lance des appels pour récupérer divers matériaux de nécessité : vêtements, matériel de cuisine... Aujourd'hui nous avons un réseau de 150 personnes, qui ont elles-mêmes leurs propres réseaux. C'est terriblement efficace, et il est rare que nous ne puissions pas répondre rapidement, même pour une poussette double ! Seuls les vélos restent un peu complexes à trouver.

Il y a une complémentarité des réseaux : le réseau de la Presqu'île est resté sans possibilité d'accueillir directement sur son territoire, mais se mobilise sur les collectes. C'est aussi complémentaire sociologiquement et économiquement, avec des possibilités de s'investir de diverses manières.

D'autre part, on met en place un système de parrainage au sens large : « tu as mon numéro de téléphone, tu peux me joindre, on peut s'arranger pour les transports... » ou pour une sortie culturelle, familiale... Le parrain, la marraine est aussi l'interlocuteur-trice avec l'association gestionnaire -il y en a trois sur Saint-Nazaire-, par exemple pour un problème de santé. Le parrainage, comme la traduction, est essentiel pour une communication « humaine ». À la base, nous voulions deux parrainages pour une famille, mais aujourd'hui nous avons plutôt un parrainage pour plusieurs familles.

Maintenant, il y a des gens qui commencent à avoir des autorisations de travailler, soit parce qu'ils ont le statut de réfugié, pendant dix ans, soit un statut de protection subsidiaire, pendant un an. On diffuse, sur une page Facebook où sont inscrits les migrants, des annonces d'emplois qui peuvent intéresser des réfugiés. C'est-à-dire des postes sans qualification, ou ne demandant pas une maîtrise du français.

On a repéré que certain-e-s font de la super cuisine, et qu'il y aurait une place pour un restaurant associatif de cuisine assyrienne. Le but serait de leur permettre de tous travailler un peu, pour rencontrer d'autres gens que nous.

Quels liens avez-vous avec les professionnels hébergeurs ?

On les rencontre par des appels téléphoniques, et des réunions de régulation formelles tous les 2 ou 3 mois. Quand on a demandé à les rencontrer au départ, les réponses étaient un peu frisquettes, mais on a réussi à gagner leur confiance. On avait bien conscience que c'était leur boulot, et nous ne voulions pas être dans une posture jugeante. Mais nous pouvions être complémentaires. Par exemple, eux trouvent les appartements et nous on fait l'aménagement avec les familles. Et là, eux comme nous avons été surpris de notre efficacité.

Évidemment, un collectif de bénévoles, ce n'est pas lisse... Il y a toujours des dérapages, et les associations ont su nous le dire. De notre côté, nous aussi on a pu constater que les structures d'accueil n'arrivaient pas à tout faire. Par exemple, un gars blessé par la guerre doit se faire opérer. Le rendez-vous est pris un week-end, à l'hôpital de St Nazaire, mais son référent n'est pas disponible pour l'accompagner. Il doit faire le trajet du retour en bus, alors qu'il se fait enlever un œil... Alors, face à des trucs comme ça, on fait quand même. Même si ce n'est pas dans la charte.

Au-delà du lien avec les professionnels des structures d'hébergement, on organise une réunion inter-associations des organisations caritatives, laïques et confessionnelles. On rencontre également les associations plus engagées sur le plan des politiques migratoires : Collectif Unis contre l'Immigration Jetable), MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples) et collectif de soutien aux sans-papiers, même s'il est important pour nous de ne pas s'engager aussi fortement qu'eux sur le terrain politique.



Tu peux nous parler plus de cette charte ?

Elle vise à définir « un code de bonne conduite » des bénévoles. Tout ce qui est relation avec l'administration, l'OFPPA (Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides), la mairie... de même que la médiation, y compris en cas de conflit entre réfugié-e-s, nous n'intervenons pas. Normalement nous n'accompagnons pas non plus le médical, mais aussi tout ce qui concerne les récits de vie, car ce sont aussi des champs d'action qui peuvent avoir des conséquences directes vis-à-vis de l'obtention des permis, autorisations... On ne va donc pas chercher ces informations, mais on ne va pas rejeter quelqu'un qui est en confiance et qui nous balance tout, parce qu'il en a besoin.

Dans la charte, il y a aussi une clause sur le devoir de discrétion, y compris sur les domiciles des migrant-e-s. Car la délation existe toujours...

Vous avez aussi un projet de livre collectif récoltant les expériences, les vécus, des bénévoles comme des migrant-e-s. Qu'est-ce qui pour vous caractérise cet accueil ?

L'attachement est un « écueil nécessaire » : on ne peut pas faire sans. C'est la traduction d'une envie d'aller vers l'autre malgré toutes les difficultés, de rencontrer une barrière de la langue, de rencontrer des différences. Et effectivement au début, on croyait que les gens allaient rester. Alors qu'en fait, il y a des départs, et ceux-ci peuvent être rapides, avec le système DIHAL (Délégation Interministérielle à l'Hébergement et à l'Accès au Logement), créé sur mesure pour l'arrivée des migrant-e-s. Il établit la règle que lorsque tu obtiens ton statut de réfugié, tu as un logement et un suivi social – comprenant l'apprentissage du français – pendant un an, mais en dehors du département qui t'a accueilli durant ta demande d'asile. Cette règle a provoqué un tollé dans notre réseau : les gens ont vécu un parcours de fou, d'exil, de deuil, de blessures... et on ajoute de la difficulté à la difficulté, en les déracinant de nouveau. Les bureaucrates auront toujours une bonne raison, mais les gens que l'on a commencé à accompagner se retrouvent à nouveau isolés.

La municipalité de St Nazaire a demandé et obtenu à titre dérogatoire le maintien des personnes en DIHAL sur la ville. Ça permet à plus de 30 ou 40 enfants de 2 à 18 ans d'être scolarisés –en fait tous ceux accueillis– et d'ailleurs avec une bonne intégration au sein des classes, en primaire comme en secondaire. Dans mon école, on fait avec des bouts de ficelle sur l'accueil français langue étrangère... mais on peut faire confiance aux enfants pour s'adapter très rapidement.

Pour les premiers retours, ce sont plutôt de bons élèves. Depuis janvier, il n'y a eu qu'un seul cas compliqué, mais lié à son accueil par quelques collègues français problématiques. À côté de ça, des mouvements de solidarité massifs ont eu lieu dans les écoles autour des nouveaux-venus.

Pour revenir aux situations administratives, un exemple d'aberration : une des familles accueillies, avec école et collège à proximité pour ses enfants, est maintenue sur St Nazaire, et demande donc à rester sur le quartier. Or l'appartement était réservé à l'ATSA (Accueil Temporaire Service de l'ASILE), aux demandeurs d'asile. Une fois qu'ils avaient le statut de réfugiés, l'administration leur a demandé de déménager... dans l'immeuble d'à côté.

Le choc culturel peut aussi être un frein dans la relation d'accueil, face à la vie de ceux d'entre eux qui sont le plus pratiquants. Ils ont pu être très vite intégrés dans les réseaux culturels. Ce qui a été le plus difficile, ce n'est pas le voile, mais la place des femmes, alors même que notre bénévolat est féminin à 80 %, et souvent également féministe.

Il peut aussi y avoir des luttes intestines entre réfugiés : par exemple, les yézidis peuvent être déconsidérés aux yeux de certains musulmans. Il a pu m'arriver de me fâcher pour rappeler que tout le monde en France n'avait pas envie d'être accueillant... et qu'ils se doivent d'être solidaires, y compris parfois avec des réfugiés russes, car les situations de guerre, les enjeux géopolitiques et les trajectoires individuelles qu'ils ont vécues peuvent continuer à avoir des incidences dans leurs relations ici. ■

« Devenue mamie, à mon insu »

Quelle n'a pas été ma surprise quand j'ai été choisie par Y., 26 ans, comme mamie pour son petit garçon nouveau-né. Est-ce le besoin d'un ancrage en France, une sécurité pour son petit, elle m'a choisie. Quand j'arrive à la maison : « Tiens J., voilà ta mamie ! » et elle me le met dans les bras avec une grande détermination, qui me laisse sans voix. J'ai bien compris que la prochaine phase d'apprentissage serait le biberon et le change. Et puis j'ai encore beaucoup de choses à apprendre comme mamie intérimaire, notamment le détachement. Je ne perds pas de vue qu'elle nous quittera dès qu'elle aura le statut de réfugiée.

Ghislaine

Enfant de la guerre

Pour voir cette famille syrienne, il a fallu grimper au 4ème étage sans ascenseur : un 1er test de ma motivation ; il paraît que les Français n'aiment guère les 4èmes étages sans ascenseur, ce qui explique la fréquente vacance de ces logements ;

J'ai attendu quelques minutes après avoir sonné ; je n'étais pas attendue ; un homme jeune ouvre la porte, mais qui fait plus âgé que ses trente ans ; accrochée à sa jambe, une toute petite brunette aux yeux noirs immenses ; je me prends à penser qu'en fait ce sont deux grands yeux avec une petite fille autour.

Sachant qu'il y avait un jeune enfant dans cette famille, j'ai emmené avec moi un « bisounours », un ours jaune bien ventru avec un gros cœur dessus, ayant appartenu à l'une de mes filles ; je le lui tends ;

Nada - c'est son prénom - l'attrape prestement, le tient droit devant elle et l'embrasse ... comment dire ... férocement !

Oui, il y a une sorte de rage dans cette embrassade ; elle le mange presque.

Cette petite fille est privée de sa maman depuis des mois, elle est restée à Damas avec le dernier né. Elle viendra vite sur mes genoux, y recevoir tendresse et bisous. Quelques semaines plus tard, je la verrai tenir tête à son père, avec une détermination farouche.

Deux ans seulement, petite fille fragile et pourtant déjà si forte, forgée par la guerre.

Geneviève

L'animation linguistique

Au cours de notre mobilité en Allemagne, nous avons découvert l'animation linguistique.

Avant le séjour, pendant la préparation au départ et tout au long du séjour, nous avons vécu des temps de jeux autour de la langue allemande.

Les différentes démarches ont éveillé notre curiosité et nous ont donné envie de pratiquer la langue sur place. A partir de jeux simple et souvent déjà connus, nous avons pu découvrir quelques mots d'allemand, jouer avec et nous les approprier.

Le jeu, dans un cadre sécurisant, a facilité la prise de parole dans le groupe et participé à lever les blocages pour parler une langue nouvelle, de certain d'entre nous.

Cela a facilité les rencontres et la communication lors des temps d'immersion à Hambourg, tant pendant les visites de structures que dans les moments informels de découverte de la ville.

L'autonomie acquise grâce à ces temps a favorisé les échanges et permis de mieux prendre en compte les différences culturelles.

Ces temps vécus en groupe, nous ont permis de créer du lien , de lutter contre les préjugés et les stéréotypes afin de mieux accepter la différence quand nous sommes au contact de personnes étrangères qui ont une histoire et une culture différente.

l'animation linguistique nous a permis de nous rendre compte de l'importance de dépassé la barrière de la langue dans la rencontre à l'international, et ainsi de mieux appréhender la question de l'interculturalité dans nos fonctions d'animateur-ices.



Deux petits exemples de jeux :

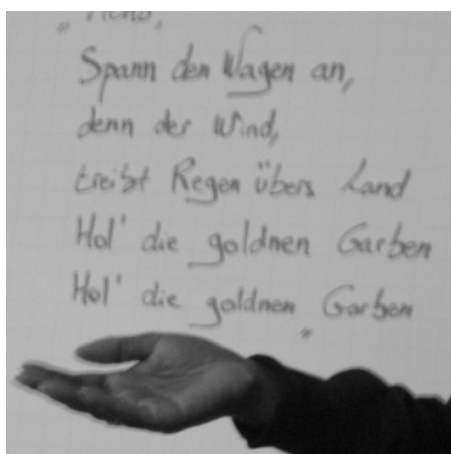
Se présenter

Objectifs : Déblocage, acquisition linguistique

Déroulement :

L'un après l'autre, chaque participant doit se présenter au reste du groupe dans la langue cible, à l'aide d'expressions comme « Je m'appelle... / Ich heiÙe... » , puis demander à son voisin « Et toi ? »/« Und Du ? ».

En fonction du niveau linguistique du groupe, l'animateur aura auparavant introduit les formules nécessaires pour se présenter dans les deux langues.



Les ambassadeurs

Objectif : Déblocage

Déroulement :

Le groupe se divise en équipes de 2 à 5 participants selon le nombre total de participants. Un animateur joue le rôle de meneur de jeu.

Chaque équipe envoie un ambassadeur au meneur de jeu. Celui-ci lui donne un mot allemand du travail social à faire deviner au reste de leur équipe en s'exprimant par le mime.

Les ambassadeurs reçoivent tous simultanément la même tâche à effectuer. Ils retournent alors le plus vite possible dans leur équipe et essaient de faire deviner le mot qu'ils ont reçu.

Les membres de l'équipe n'ont pas le droit de parler entre eux. Quand l'un d'eux pense avoir la bonne réponse, il la note sur une fiche et court la montrer au meneur de jeu.

Si la réponse est mauvaise, il retourne auprès de son équipe et continue de chercher la solution.

Si la réponse est bonne et qu'il est le premier à avoir deviné, son équipe marque un point.

Chaque équipe envoie alors un nouvel ambassadeur au meneur de jeu, qui distribue un nouveau mot à faire deviner. ■

A VOIR, LIRE

A propos d'international et d'interculturel

L'animation linguistique dans les rencontres franco-allemandes de jeunes

www.ofaj.org/ressources_pedagogiques

« Stratégies non-verbales, mélange des langues, reformulation, recours aux centres d'intérêt communs, méthodes ludiques ou travail en tandem, cette brochure présente 1 001 approches pour favoriser l'acquisition de connaissances linguistiques »

Pour en savoir plus sur la Palestine

Son histoire et les enjeux « du conflit israélo-palestinien », nous vous proposons 2 BD-reportages de Joe Sacco : Palestine : Une nation occupée et Palestine : Dans la bande de Gaza, ces ouvrages ont été regroupés ultérieurement, en deux tomes, sous le titre de Palestine



Frères

Une pièce de théâtre de la Compagnie Les Maladroits <http://www.lesmaladroits.com>

« Tous comédiens, chacun à l'initiative de projets et de créations, chacun avec ses compétences ; plasticien, metteur en scène, constructeur. Tous ont le même goût du théâtre, celui qui croise les genres et les disciplines, où l'objet, l'objet de consommation, l'objet-pauvre et récupéré, détenteur de mémoires et d'histoires, occupe une place centrale. Tous avec l'envie de raconter des histoires, de les écrire au plateau, pour les partager ensuite ; parler de ce qui nous entoure et nous anime ; puisant, selon les réflexions du moment, dans l'actualité, l'histoire, le politique ou le social. Notre théâtre sera une tentative d'éclairer le présent, avec humour souvent ; proposer le pas de côté, celui qui permet de trouver un regard sensible, décalé et engagé. »
Ils nous mêlent la grande histoire et la petite à travers Frères du théâtre d'objets pour évoquer l'Espagne de 1936.



« Vivez une expérience à l'étranger »

Une plateforme que vous trouverez dans www.decouvrirlemonde.jeunes.gouv.fr ■

Joue à trouver les trucs

- Albert Des badges Une boîte à musique Les Beatles
Un tag Des autocollants Des cartes postales militantes
Fly d'un concert au centro social Une manif (lutte contre l'abus policier)
Un groupe de music de nana rebelles Un magasin de vinyl
Des assos militantes Le PQ de l'office du tourisme Un carnet de note



Une affiche qu'on a vu partout (festival de musique)

Une carte de bus

Le programme d'un festival de BD

Le paquet de clope à l'effigie du quartier

Dock europe (la pochette qu'on se trimbalait partout, le crayon, le fly)

des photos de nanas timbrées

Une bière (ma première)

La carte du restau où on a mangé tous ensemble le 1er soir

Un truc qui symbolise une Kita (crèche)

Un plan d'hambourg ■

Etre animateurs en France : mon "Stage BAFA" avec le CEMEA

Bonjour !

*Je m'appelle Mauro, j'ai 31 ans et je viens de la Sardaigne, Italie,
et je suis un volontaire EVS aux CEMEA depuis le mois de Fevrier.*

*Un des aspects principaux de mon projet c'était de faire la formation BAFA
(Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur) ;
pour obtenir le brevet c'est nécessaire de faire trois "stages".*

Le premier stage de 8 jours minimum, c'est plutôt sur la partie théorique de l'animation, et c'était tout en français. Ça c'était une étape très difficile, (considérée de mon point de vue) parce que ma capacité de compréhension de la langue c'était nul, et donc, si aussi là bas quelqu'un il a traduit pour nous, compréhension de tout ce qui s'est passé c'était très pauvre. On a fait le stage très proche de notre arrivée en France, du coup ça nous a causé un petit choc.

Le deuxième stage c'est plutôt une formation pratique chez une structure qui fait de l'accueil avec des adolescents; ça peut être un centre de loisirs ou une structure qui organise des séjours pendant l'été. Il faut dire que là aussi le concept que j'ai eu du rôle de l'animateur il était différent. En Italie je suis le président d'un groupe informel de jeunes ; avec ça on travaille avec des échanges de jeunes, avec un public à partir de 18 jusqu'à 30 ans. Donc pour moi c'était la première fois de travailler avec des mineurs, et cela m'a déplacé un peu. L'attitude est totalement différente il y a des techniques et des façons de faire qu'il faut connaître la langue. Dans mon cas, j'ai fait le stage pratique chez un centre de loisirs à "La Buggaliere" à Orvault, un petit quartier situé au nord-ouest de Nantes. Le centre accueille des jeunes de 11 à 17 ans et il propose différentes activités, à partir de jeux de société, au ping-pong, activités à l'extérieur, sorties à la mer, sorties dans la ville de Nantes, etc... L'équipe de travail était composée par 4 animateurs qui ont essayé de m'aider (où il était possible) mais quand même avec le problème de la langue il était difficile pour moi de proposer. Malgré tout l'expérience a été très positive parce que cela m'a aidé à mieux comprendre le concept de l'animation pour les adolescents et aussi d'améliorer ma capacité de communication en français.

Le dernier stage, c'est un approfondissement sur un thème spécifique (durée mini de 6 jours); il y a différents thèmes, comme jeux, adolescents, expression, etc... Dans mon cas, j'ai choisi rando et minicamp, et pendant le stage j'ai appris comment construire et organiser un mini-camp, monter une tente, s'orienter avec les étoiles, allumer un feu sans brique, construire des cabanes, faire un feu propre, lire une carte, fabriquer une flèche polynésienne, etc... Ce dernier stage c'était sûrement le plus intéressant; ma capacité d'expression en langue, en fait, c'était à un niveau suffisant, et ça m'a permis de bien profiter de la formation.■

Au sud rien de nouveau

Lorsque l'on est une fille, et que l'on marche dans la rue à Nantes, à Gafsa, partout dans le monde, impossible de passer devant une terrasse de café sans réflexions, sans sifflements.

Ces terrasses sont souvent emplies de mecs, leurs chaises ne sont pas autour de chaque table mais tournées vers l'extérieur, vers la rue, comme des spectateurs.

Lorsque l'on est une fille, il y a des réflexes que l'on adopte presque mécaniquement, comme ça, sans plus y réfléchir. On a appris très vite, très jeune à changer de trottoir lorsque l'on passe devant un endroit repéré comme « de mecs » (un café, une place ...). Quand il y a un café de chaque côté de la rue, on regarde ses pieds ou droit devant soi, on marche très vite et on fait mine de ne pas entendre. Si cela est possible, on calcule nos itinéraires pour éviter ces mêmes endroits.

Lorsque l'on est une fille, on réfléchit toujours avant de sortir si notre tenue n'est pas « trop » quelque chose (au choix : courte / masculine / transparente / colorée / aguicheuse ...) mais cela n' a jamais rien changé. Les mecs croisés feront preuve d'une imagination débordante et d'un vocabulaire florissant pour trouver des réflexions adaptée à chacune d'entre elle.

Lorsque l'on est une fille on a appris une collection de leurre de protection pour tenter de passer à travers les remarques lors de nos sorties : marcher vite, ne pas regarder autours de soi (surtout ne jamais croiser un regard, cela pourrait être mal interprété), écouter de la musique, (faire semblant de) téléphoner, écrire des textos ...

Lorsque l'on est une fille, on ne fait même plus attention à tout ce que je viens d'écrire et tant d'autre choses encore.

Il a fallu une discussion aujourd'hui avec des copines nées et ayant grandie dans différents endroits de la planète pour se dire que ici, là bas, ailleurs, c'est pareil et que non, ce n'est pas normal.■

C.



Une femme à Hambourg

Après plusieurs mobilités à Hambourg (accompagnement de professionnels, mobilité professionnelle pour moi, accompagnement de stagiaires) j'ai eu envie d'écrire mon ressenti de femme dans cette ville

Ici je suis bien. La vie ici m'est agréable. Alors oui, certainEs diront qu'il fait froid mais cela n'est qu'un ressenti. Et puis le froid on s'y habitue, on s'en protège. Je suis bien ici en tant que femme. Je l'ai déjà dit, écris. Mais j'ai envie de le reposer. Envie de crier une nouvelle fois que, ce qui aux yeux de certainEs apparaît comme de la drague en France n'existe pas ici. Et ça me permet de bien identifier ces comportements masculins violents que je subis, que nous subissons nous femmes, de manière régulière.

Le harcèlement de rue existe et je le trouve bien plus présent en France, à Nantes qu'ici. Oui je me permet de comparer. Oui la comparaison ne se basera que sur mon vécu mais il n'empêche qu'ici, habillée comme en France, je ne sens pas ces regards appuyés, salaces. Je ne sens pas l'attente derrière ceux-là. Comme si, en plus de se permettre d'émettre un jugement sur ce qui m'appartient les hommes qui le font s'attendent à ce que je les remercie... Non, ici je me déplace, promène, évolue avec mon corps et j'ai l'impression que tout le monde s'en fout... Merci !! Ça fait du bien de ne pas se sentir épiée, jugée, évaluée à chaque moment vécu dans l'espace public. Ça fait du bien de ne pas se sentir en danger parce que je suis une femme dans la ville. Oui cette ville est plus grande, moins éclairée et pourtant je me sens plus en sécurité quand j'y suis seule le soir qu'à Nantes... Parce que je suis une touriste ? Je n'en suis plus là... Les genTes ne me prennent plus pour une touriste aujourd'hui, je n'utilise plus forcément les chemins balisés, je fréquente des lieux qui ne sont pas dans les guides, je ne me balade plus avec une carte... Je pense donc que ce n'est pas cela qui fasse la différence...

Je n'ai pas de réponse au pourquoi c'est plus simple ici. C'est déjà bien de pouvoir le vivre. Ça serait chouette de trouver ce que je n'ai pas envie d'appeler « confort de vie » chez moi, à Nantes. ■

Mathilde



Le DEJEPS 9 en voyage à Hambourg

Entre interculturel et pédagogie comparée

C'est prévu dans notre semaine de formation depuis le début, on le savait mais on l'avait un peu oublié, on allait à Hambourg en octobre. Brel disait « t'as voulu voir Hambourg et on a vu Hambourg ». Au final, qu'on ait voulu y aller ou pas, on l'a vu !

On y arrive tou-tes après des vols très matinaux ou des longs trajets de minibus, on a les yeux qui collent et le cerveau resté dans les nuages comme dit Elsa. Ballades, petit dej' allemand, sieste, on découvre chacun-e à notre rythme et au gré de nos envies la ville dans laquelle nous serons de passage pour une semaine à peine.

Les lieux sont sympas, notamment Sankt Pauli : des têtes de mort partout, des graffs dans toutes les rues, des stickers sur tous les poteaux et quelques affiches... On respire ici une ambiance militante particulière. Volonté de changer le monde pour certain-es et support à marketing pour d'autres !

C'est ici que pendant 5 jours, on vivra une semaine de formation appelée «pédagogie comparée». L'objectif, aller comparer ce que l'on vit, nos différents boulots de coordinateurs, les structures d'éducation non-formelle en France et ce que Kamil et Founé de Dock Europe nous ont préparé : visites et temps de formation.

L'objectif, il est double. D'abord, faire un pas de côté, une pause dans notre quotidien pour y revenir enrichi-es de nouvelles expériences ou au moins de rencontres et de découvertes de pratiques pédagogiques que l'on veut questionner, mettre au travail à nos retours. On découvre ainsi en Allemagne, la non-mixité de certaines structures enfance-jeunesse, l'activité libre dans des terrains d'aventures, les spielmobil, ces camions qui font de l'animation dans les camps de réfugié-es...

Ensuite, vivre une expérience de mobilité internationale et se former sur ces questions. La langue allemande, les piétons qui s'arrêtent au feu quand le bonhomme est rouge, les anciens bunkers de la seconde guerre mondiale, les petits déjeuners salés et toutes les autres raisons de nous dépayser sont présentes. On est accompagné dans la mobilité, on vit des temps d'animation linguistique histoire de saisir ou de se rappeler de 2 ou 3 mots : Hallo, wie gehts ? Kartoffeln ! Être accompagné-e-s dans notre mobilité, c'est commencer à comprendre comment nous, coordinateurs-trices dans diverses structures, accompagneront d'autres à partir ou à venir.

Ici, nous n'avons donc pas vu de « boches », de gens stricts, de grosses voitures ni de chaussettes dans les sandales comme nos représentations laissaient à penser mais simplement une semaine de pédagogie comparée sur des pratiques éducatives alternatives, un rôle politique donné avec justesse au travail social pour ne pas refaire les erreurs du passé et l'embrigadement autoritaire dans des organisations de jeunesse réactionnaires que tou-te-s ont en tête encore aujourd'hui.

En découvrant des structures et l'histoire de l'Allemagne, on prend conscience qu'un système éducatif est le fruit d'une histoire et de choix politiques. Si c'est le cas en Allemagne, ça l'est aussi en France et donc cela donne envie de se pencher sur nos pratiques et comment le système éducatif que nous vivons s'est construit.

Tschüß ■

L'accueil de migrant.e.s au 102

C'est quoi ce projet ?

Si on devait faire une image de ce projet, il suffirait d'imaginer de la terre glaise. On a commencé à triturer la terre, lui a donné une forme puis on l'a raplati puis redonné une forme et encore une fois, puis encore une autre. Après de multiple essai, on se dit que la forme n'est pas encore véritablement trouvé mais ça commence à prendre forme et quand même on prend du plaisir à la mettre en forme cette terre glaise.

Depuis le début, ce projet s'appelle « projet migrantEs » mais bien sûr ce n'est pas le nom qu'on veut lui donner. Notre terre glaise, sur notre dernière réunion, nous voulions l'appeler comme ça : Espace d'accueil de partage culturel et d'accompagnement à travers des méthodes actives tel que le jeu et l'expression. Bon, c'est pas vraiment un nom mais l'idée de ce projet.

Ce projet de lieu d'accueil, de rencontre et d'activités ouvert aux jeunes migrantEs, sur la base de la libre participation sans inscription a été lancé en mai 2016, a connu 2 mois d'interruption cet été et a été relancé en septembre.

L'accueil est ouvert les lundi après-midi de 14 h à 17 h au 102 rue St Jacques, dans une salle utilisée aussi pour d'autres activités des Céméa.

La fréquentation est imprévisible d'une semaine à l'autre : de 5 à 20 jeunes, dont quelques-unEs depuis le début. L'âge des jeunes n'est pas connu mais il y a sans doute une majorité de mineurs à partir de 16 ans, essentiellement des garçons, (sauf la dernière fois !!! il y avait deux filles !! Victoire!!!)

Où on en est dans le projet ?

On repars de la base, on réapprend à se connaître, pourquoi on est là ? C'est quoi nos envies ? C'est quoi les envies des jeunes ? Quelle continuité avec les valeurs des Cemea ?

On libère la parole, on s'écoute et on constate.

On n'a pas de compétences thérapeutiques et juridiques pour pouvoir les suivre sur ces chemins là et puis d'autres associations peuvent les accompagner. Pourquoi pas être complémentaire alors ? Plutôt que réinventer ce qui existe déjà. Oui, mais où ? Comment ?

On a une envie commune en tout cas, se rencontrer, partager, mélanger nos cultures pour s'enrichir mutuellement, enfin passer un bon moment ensemble. Mais on veut garder les pieds sur terre. Leur situation n'est pas évidente et on veut quand même agir avec eux pour améliorer le quotidien.

On peut au moins les orienter vers les associations qui peuvent les accompagner sur certaines difficultés ? Ils ont déjà pleins d'astuces, d'associations en tête qui permettent de mieux se déplacer sur la ville. Et si on se partageait les infos ? Qu'est ce que ça ferait ?

Des vêtements chauds ? de la nourriture ? Tout un réseau solidaire s'étend déjà sur Nantes.

Mais la vie c'est aussi se faire du bien, rencontrer des gens, discuter, faire la fête, voir un concert, boire un coup, aller à une expos, danser, faire du sport, jouer, apprendre, lire, utiliser ses mains et pleins d'autres choses qui expriment qui on est, alors mettons en commun toutes nos infos. Soyons un espace ressource, d'entraide et d'échanges pour savoir où aller quand on cherche quelque chose sur Nantes.

Ca y est, on a décidé, le lundi sera un espace d'accueil des nouveaux arrivant.e.s. et de ressources.



On voudrait pouvoir être un lieu ressource. Pouvoir s'y nourrir tant au niveau des rencontres humaines, de son propre bien-être, se marrer, faire de la musique, chanter, danser, peindre, comprendre, apprendre etc. On a déjà des idées précises comme faire un rally nantais pour apprendre à connaître la ville, construire ensemble une carte de Nantes pour savoir « qu'est ce que je peux y faire », quelles associations je peux rencontrer, c'est quoi les évènements de la semaine et où ça se passe ?

Ce groupe est tout jeune, il y a donc pleins de possibilités pour ce projet qui se construit et évolue avec les personnes qui le constitue. Vous rencontrerez pleins de personnes très sympatiques (avis totalement objectif) qui veulent faire changer les choses ou du moins créer des moments conviviaux qui laissent place au partage des histoires, des personnalités et des actions !

N'hésitez pas à venir dans le groupe, vous serez le/la bienvenue.e pour construire et partager de bons moments !

Melissa

Pour prendre contact avec nous, envoyez-nous un mail à groupe-projet-migrante.s@listes.cemea-pays-de-la-loire.org ■



UN LIVRE DE BLAGUES DE PALESTINE

TARIFS

Prix coutant : 8€

Solidaire : 15€

POURQUOI CE LIVRE ?

Les CEMEA Pays de la Loire organisent régulièrement des échanges avec la Palestine : échanges de jeunes, volontariat, délégations, formations...

A travers ces échanges les militant-es, volontaires des CEMEA ont pu récolté-es des blagues palestiniennes.

Certaines nous ont fait rire, un rire toujours étrange car l'humour reflète toujours une réalité sociale et politique. Effectivement plusieurs blagues traitent de la question de la prison, de l'occupation, des check-point, de l'envie de rester et de partir, des relations entre les différents partis politiques...

Certaines blagues ont fait débat. Peut on rire de tout ? Avons nous les mêmes cadres et limites en France et en Palestine ou dans nos associations respectives ? Le rire doit il rester à l'oral ou peut on l'écrire ? Nous n'avons pas recherché à faire consensus et ce livre est produit par les CEMEA.

Ce livre se veut être un témoignage. Un témoignage où l'on rit parfois, où l'on rit en se révoltant, en grimaçant... Un rire qui n'est pas neutre.

Un livre aussi pour soutenir nos 4 partenaires : les bénéfices seront directement reversés à Canaan, Laylac, Keffyeh et Human Supporter.

"Un sioniste qui trouve une pierre de plus de 3000 ans sous la Tour Eiffel peut la revendiquer comme territoire israélien."

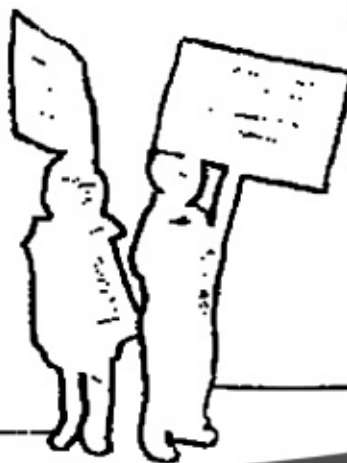
La Palestine, c'est comme le paradis : il n'y a pas de travail !

JE COMMANDE ET JE REGLE :

Par chèque, à l'ordre des "CEMEA Pays de la Loire"
En liquide,

soit par courrier : Maison d'édition Le Cafard
CEMEA Pays de la Loire
102 rue St Jacques
44200 Nantes

soit à l'accueil de l'association (adresse ci-dessus)



CEMÉA
PAYS DE LA LOIRE

NANTES
Tél. 02.51.86.02.60

ST-NAZAIRE
Tél. 09.84.33.21.05

LE MANS
Tél. 02.43.82.73.08

ANGERS
Tél. 02.41.44.31.14

102 rue Saint-Jacques 44200 Nantes - accueil@cemea-pdll.org - www.cemea-pdll.org

